

## Loué soit M. Pougeoise ! On doit à ce professeur de lettres modernes un *Dictionnaire de*

*rhétorique* (Armand Colin), outil indispensable à l'esprit critique soucieux de déjouer les discours d'imposture qui nous accablent de toutes parts. De quoi s'agit-il au fond dans toute cette fumée de mots savants à la délicieuse sonorité hellène ? De persuader et d'argumenter. Pourtant, malgré les efforts de Roland Barthes, Marc Fumaroli et Umberto Eco (pour ne citer que les plus connus), la rhétorique ne s'est pas encore remise du discrédit dans lequel l'a plongée le XIX<sup>e</sup> siècle scientifique et romantique. Il en a galvaudé le sens jusqu'à le dénaturer. Il n'empêche. Le recours à une telle grammaire du style devrait être gratuit, laïque et obligatoire car il est de salubrité publique. En un temps où on se judéophobise, on s'islamophobise, et l'on s'homophobise pour un mot regardé de travers, elle nous aide à peser longuement chaque préfixe avant de l'utiliser. Joyce, qui fut le maître ès silence de Beckett, disait qu'il ne fallait parler qu'à condition d'être en mesure de justifier chaque syllabe. Qui peut encore douter que tout cela ait partie liée avec l'éthique et la politique ?

A propos, le procédé qui consiste à répéter un mot ou une expression en tête des paragraphes d'un texte (un exemple puisé au hasard : « Loué soit M. Untel... ») s'appelle une anaphore. En créant un effet de renforcement et de symétrie, elle permet d'insuffler une force, voire une certaine majesté, au texte... Sa définition renvoie à anadiplose, antépiphore, épanadiplose, épanalepse, épanaphore, épanastrophe, épanode et épiphore. Mais rassurez-vous, ça ne fait pas mal et ça n'est pas contagieux ni même dégoûtant, ce ne sont ni des médicaments ni des maladies, juste des figures de style.

## Loué soit M. Schefer ! Il a accompli seul un travail de titan généralement dévolu à toute

une équipe de chercheurs : la première traduction intégrale du *Zibaldone* du poète et moraliste italien Giacomo Leopardi. Une folie de 2 396 pages !

L'objet est magnifiquement édité, relié sous jaquette, ce qui ne gêne rien. (40 €, c'est peu car un tel livre se garde toute une vie, au moins.) La réussite de cette entreprise tient à l'ambition de Bertrand Schefer, jeune philosophe frotté de latin et de grec, et à celle des éditions Allia. *Zibaldone* signifie « mélange » ; les Français en ont dérivé leur sabayon, probablement sans savoir, cruelle ironie de l'histoire, que Leopardi, né « de famille noble dans une ville ignoble », est mort en 1837 à Naples d'une indigestion de glace au citron. Son œuvre n'était pourtant pas un dessert mais un vrai banquet de l'intelligence. Pas de plan, pas de découpage, pas de chapitres mais un chaos à la structure complexe, véritable sabayon de pensées gouverné par l'idée que la langue a une réalité généalogique et qu'elle est d'essence métaphorique. Pour donner une idée de sa forme fragmentaire, on évoque généralement les *Essais* de Montaigne et les *Pensées* de Pascal en oubliant *Le livre de l'intranquillité* de Pessoa, lequel, lui, est certes largement postérieur, mais l'analogie avec le poète portugais en mettra plus d'un sur la bonne piste. L'un comme l'autre ne se disaient-ils pas « incapable d'être contemporain », n'étaient-ils pas eux-mêmes sujet et objet de leur œuvre, n'avaient-ils pas pareillement renoncé à chercher l'universel au dehors ? Dans la chambre noire de leur esprit, la réflexion leur était une seconde nature. Ce journal intime et intellectuel, que Leopardi a tenu de 19 à 34 ans dans une solitude absolue, est d'une lecture étourdissante car, en nous entraînant à sa suite dans son laboratoire à neurones, il parle de tout ce qui concourt à la connaissance avec une rigueur de pensée à laquelle le traducteur, habité par ce texte avec lequel il a entretenu un commerce intime pendant des années, donne la plus grande fluidité. On l'ouvre à n'importe quel endroit, on lit plusieurs pages et on est en proie à l'ivresse de se sentir intelligent (et dans notre cas, c'est un exploit). Ça, c'est pour le côté positif. Pour le reste, c'est souvent d'une noirceur, d'un pessimisme et d'un désenchantement à se flinguer par un dimanche pluvieux en écoutant les *Kindertotenlieder* de Mahler. ■



Giacomo Leopardi, dont le *Zibaldone*, classique de 2 396 pages, vient d'être traduit intégralement.

NERI/CORBIS SYGMA